Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 19

Artikel: Lè coincoirès à Dordon
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199359

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

une douzaine de morilles. Quand ce petit manège s'est répété quelques fois, vous commencez à concevoir qu'il existe un rapport entre la five et la morille, et, dans le secret de votre esprit, vous bâtissez votre petit château en Espagne. A la première five en vue, vous prenez les devants et... revenez bredouille ! D'ailleurs le maître, son truc éventé, change de tactique : on passe en famille sous les fives.

« En voilà une ! » dit Jules.

Agité comme une mouche prise sous une cloche, vous tournez éperdument sur vous-même, sans rien voir.

— Où donc ?

— Là, entre vos pieds ; ne bougez pas, vous allez l'écraser.

Enfin, vous comprenez que le calme vous manque et que le calme est la condition *sine qua non* pour découvrir la morille. Aussi, la journée finie, vous aurez quand même dans le fond de votre mouchoir une demi-douzaine de morilles parfumées et plutôt grosses, car vous n'aurez su voir que celles qui le sont !

Pour qui tient à la réputation de bon morilleur, il est aisé de s'en donner l'apparence. Voici la recette ; surtout, servez chaud !

Vous remplissez votre mouchoir de petites pives et de mousse ; par dessus vous arrangez les quelques morilles trouvées, de façon qu'elles se laissent entrevoir discrètement.

— Tout ça de morilles ! dit un passant.

— Et puis qu'on n'en a pas encore assez.

— Eh bien, vous êtes des fins !

Et pendant qu'un sourire de triomphe et de condescendance s'esquisse sur vos lèvres, vous passez lestement et pour cause.

Les morilleurs sont volontiers un peu blagueurs. Quand ils comptent leurs prouesses, ils rendraient des points à ceux de Marseille ou de Tarascon.

— Te souviens-tu de la morille à Gérald, celle qu'il avait trouvée dans le trou d'une pierre, au fond de son jardin ? On pouvait bien la voir, mais pas la toucher.

— Et la mienne, celle qui avait poussé sur le bord de mon képi, où je mets mes morilles sèches ? Je l'avais laissée pour l'inspection et le major m'a fiché six heures de clou : il a cru que j'avais mis deux ponpons à ma seille à choucroute.

— Moi, j'ai vu mieux que ça, dit le maître. Il y a deux ans, j'avais ramené un gros mouchoir de morilles depuis la Begasse et, nature, comme le mouchoir était propre, je m'en suis servi plus tard. Voilà-t-il pas que le printemps suivant, je me sentis pris par le nez ; plus moyen de souffler ! Je consulte le docteur, celui du Château, et qu'est-ce qu'il découvre ? Une grosse morille qui m'avait germé dans la trompe à moustache !

— La trompe d'Eustache, je suppose.

— Fais pas le malin ; de moustache, quand je te dis ! Et qu'elle forçait vingt-trois centimètres...

— Et qu'en as-tu fait ?

— Pardi, je l'ai envoyée à ceux de B., pour en semer la graine aux Naz ! X.

Une séance chez le dentiste.

Elle me faisait très mal et lui m'attendait. Je vais jusqu'à la porte, puis, au moment de presser le bouton de la sonnette, je m'aperçois que je n'ai plus mal du tout. Alors, me souvenant d'avoir encore plusieurs courses à faire en ville, je m'en vais. Mais à mesure que je m'éloigne de la maison du dentiste, la douleur augmente et, bon gré, mal gré, il faut y revenir. Cette fois, inutile de sonner ; la porte s'ouvre comme par enchantement : « Si madame veut attendre ici, monsieur sera libre dans cinq minutes. » Oui, cinq minutes de dentiste ; cinq quarts d'heure pendant lesquels on est partagé entre la souffrance et l'appréhension de voir arriver le guérisseur.

« Monsieur, elle me fait horriblement souffrir. Ce doit être celle-ci, en haut à gauche, à moins que ce ne soit celle-là, en bas, un peu plus à droite. » — « Hm, hm, montrez-moi ça. » Et scindant son discours de petits coups, qui vous vont jusqu'aux mœlles, de son instrument d'acier sur mes dents : « Celle-ci (un coup) aurait besoin d'être aurifiée ; celle-là (un coup) n'en vaut plus la peine : nous allons l'extraire tout à l'heure. Ces deux-là, au coin (deux coups) ne vont pas tarder à se carier. Si nous les arrachions toutes, qu'en dites-vous ? Avec un médecin et du chloroforme cela ira tout seul. Les premiers jours vous souffrirez bien un peu ; du reste, ce n'est pas mon affaire. Mais après, oh après, nous vous mettrons un beau ratelier complet, conditionné d'après les plus récents progrès de l'art et vous serez débarrassée de moi et de mes confrères à tout jamais. » — « Ma dentition est donc en bien mauvais état ? » — « Non, non, trois ou quatre qui ne vont pas, les autres sont saines. Seulement comme on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve, mieux vaut prendre ses précautions » Eh bien, merci ; vous êtes gentil, vous, avec vos précautions. Ne pourrait-on pas aussi, toujours par précaution, vous couper un bras, de peur que la gangrène ne s'y mette plus tard ? » — « Alors, allons au plus pressé. » Et la pince d'acier se ferme sur ma dent. — « Aïe, aïe, mais arrêtez, arrêtez donc ! je ne veux pas qu'on me fasse mal. Reculez-vous. » — « Lâchez-moi, lâchez-moi donc ! Comment voulez-vous que je travaille quand vous me tenez les deux mains ? » — « Alors, vous vous arrêterez quand je crierai ? » — « C'est bon, maintenant J'ai encore six victimes qui attendent. Voulez-vous, oui ou non ? » — « Enfin, puisqu'il le faut. Seulement ne me faites pas mal. Oh, aïe, arrêt..... aïe oh, vous me... .! » — « Han ! tenez, la voilà votre dent, dans cette cuvette. C'était le moment de l'ôter. Quoi ? » — « C'est tout ? » — « Non, maintenant je vais plomber l'autre. » — Et l'homme de l'art relève le marchepied du fauteuil pour que je ne puisse bouger, m'enfonce un tas de choses en caoutchouc dans la bouche et s'apprête à me bâillonner Moi, j'arrache tout ! — « Non ! je veux descendre de là. Je ne veux pas me laisser bâillonner, je ne veux pas qu'on m'attache ! Comment voulez-vous que je me défende dans ces conditions ? » — « Mais c'est justement pour que vous ne vous défendiez pas » — « Et moi je veux me défendre, na ! » — « Alors nous ne pouvons pas nous entendre. » — « Mais oui, vous n'avez qu'à faire comme je vous dis, voilà ! » — « Mais non, c'est vous..... ».

Cependant, nous avons fini par nous entendre : la dent, objet du litige, a été aurifiée et j'ai gardé les autres.

ELÉONORE BICHELER.

Lè coincoirès à Dordon.

Sti an, l'est l'abbahy dâi coincoirès, âobin, se vo z'amâ mi, l'est l'an ïo clliâo vermenès dè bitès saillont dè terra po prevolâ su lè noyi, lè pérai, lè pomai, enfin su ti clliâo bio z'abro dè noutrès verdzi ; on ein vai pertot, pè lè tsamps, lè prâ, lè courtis que dévouront et dépelhiont tot, asse rai qu'on protiureu que tint on pourro diabllio pè sè pattès.

S'on poai on iadzo arrevâ à esterminâ totès clliâo vaunézès dè bitès, du la premira tant-qu'à la derraira, cein sarâi 'na ruda boun'affére, mâ, n'ia pas méche ! Kâ l'est tot coumeint lè motsès et lè tavans, cein grânè tant qu'on derâi que ti lè z'ans y'ein a mé et jamé dè la vïa on ne vâo poai ein férè façon, à mein que lo bon Dieu ne no baillâi on coup dè man, on dzo que sarâ dè bouna et que l'einvouyai contre clliâo bourtiâ dè bitès, onna peste, on déludzo, lo choléra mortibusse que dourâi on part dè senannès et que lè fassè crévâ à tsavon et lè voires assebin.

Mâ, po lo momeint, faut se conteintâ d'ein esterminâ no-mîmo lo mé qu'on pâo et l'est por cein que ti lè z'ans que clliâo tsancres dè cancoires sè mettant à prevolâ, faut allâ sacâorè lè z'abro la nè, âobin dè bon matin adon que le sont aliettaïes pè dezo lè folhies, ein reimplliâ dâi sa et lè portâ dein la tsaudaire dè la coumouna po lè z'escoffiyi.

Et, coumeint vo sédès, tsacon est d'obedzi d'ein veni portâ on tant dè quartéron, suivant dièro l'a dè pousès dè terrain.

Dein 'na coumouna proutso dè Montblliesson, l'aviont décidâ, po clliâo cancoirnès, dè menâ lè tsaudairès ein défrou dâo veladzo, ïo on fasai lo fu dein lo teimps quand on batiorâvès lo tsenévo, paceque y'ein a que desiont que clliâo couétès dè cancoirnes fasiont cheintre mau pè lo velâdzo ; l'ont amenâ on demi-moulo dè sapin po férè couaire l'édhie et quatr'à-cinq sa dè tsau po mécliiâ per dedein, que cein dévessâi férè crévâ cllia vermena sein trêve ni rémission. Et coumeint faillai bin dou gaillâ po férè tot cé commerço l'ont nonmâ lo sergent et lo taupi « préposès âi coincoires » à trai francs per dzo.

Po que clliâo bitès, on iadzo crévâïes, n'eimpouézenâi pas et que séyant reduitès bin adrai, l'aviont fé, découtè lè tsaudaires on pecheint crâo et à mésoura que l'eint aviont fé 'na couéta, lè poaisivant avoué on goumo et lè tsampâvant dein la crâo, pu l'âi fottiont on part dè palâ dè tsau pè dessus et vouaiquie fé, passâvont adon à on autra couéta.

On dzo que lo vôlet à Dordon, arrevâ avoué dou sa dè coincoirnes su 'na bérossa, lo sergent et lo taupi étiont vïa, l'aviont etâ baire on demi-litre à la pinta, kâ paret que cé meti baille onco prâo la sai ; adon noutron vôlet, quand vai que y'avâi nion perquie, s'est de : « Ne vu pas dzoure on châora ice et pisque sont vïa, vè férè mé-mimo.

Ne fâ don ni ion ni dou, déliettè sè sa et lè voudhiè'na pas dein la tsaudaira, mâ dein lo crâo et quand l'eut fé, l'eimpougnè 'na pâla qu'ètâi perquie et se met à comblliâ lo crâo avoué la terra qu'on l'âi avâi tré, pu fot lo camp avoué sa bérossa et sè sa ein sè deseint : « Clliâo coo ont onco dâo bon teimps, sont bin payi et no faut férè lâo z'ovradzo ! »

Quand lo taupi et lo sergent sè sont ramenâ dè la pinta, l'ont rattisâ lo fu qu'allâvè sè détieindrè, mâ n'ont papi z'u couson d'avezâ lo crâo et, coumeint n'aviont perein dè coincoirnes à couaire, sè sont chèta découtè lè tsaudaires et sè sont met à tourdzi ein atteindeint que cauquon arrevè avoué dâo butin.

Mâ tandi que tourdzivè, vouaiquie qu'on oût 'na brechon dâo diabllio pè vai lo crâo ; on n'ouïessai què bz... bz... bz... bz... qu'on arâi djurâ que totès lè cancoirnès dâo canton dansivant déveron tant cein fasâi dè boucan. Ma fai lâi dou gaillâ vont vaire et quand vayont totès clliâo bitès que ressaillivant dè terra, l'eimpougnont dâi châtons et râo ! râo ! lè z'étertessant tant que pooivant, mâ totès lè menutes, l'ein ressaillivant dâi z'autro que sè mettiont à prevolâ et faillai restâ quie po lè z'aclliopâ. L'ein ont zu po 'na bouna vouarba, allâ pi !

— Tot parai, desai lo taupi, quand lè z'uront tré totès escofiyi, faut que clliâo bitès séyant durès à crévâ, kâ portant l'ont barbottâ doutrai iadzo dein la tsaudaire et te vai, le sont onco ein vïa !

— Cein m'ébahiè assebin, fâ adon lo taupi, mâ que vâo-tou ? l'est petétrè assebin la tsau que n'ein met dedein que ne vaillai rein, ora on fâ dè la tant crouïa martchandi !... * *